

VII

TROIS DES SEPT PAROLES DE LA CROIX

« Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » — « Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » — « Père, je remets mon esprit entre tes mains »,

Lire : Luc XXIII, 26 à 49.

Sans faire un choix entre les évangélistes, il est permis de constater qu'aucun des récits de la Passion n'est plus émouvant que celui de Luc. Jusqu'au bout, cet évangile est l'évangile humain par excellence et nous présente Jésus-Christ comme le Fils de l'homme venu pour chercher et sauver ce qui était perdu. Ce qu'il y a de plus divin dans ce sublime tableau, ce sont les paroles que le Sauveur a prononcées, car ce sont elles qui nous révèlent le fond de son âme.

Des sept paroles de la croix, saint Matthieu et saint Marc nous en rapportent une seule ; saint Jean et saint Luc nous en ont conservé chacun trois. C'est sur celles-ci, celles que contient la page que nous venons de lire, que je me propose d'appeler toute votre attention, ne pouvant essayer de traiter dans son ensemble un récit si merveil-

leusement riche. Je vous entretiendrai de ces paroles de notre Sauveur mourant dans leur relation avec nos circonstances et nos devoirs actuels. J'appliquerai la première de ces paroles : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font », à nos ennemis ; la deuxième : « Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis », à nos chers soldats, surtout à ceux qui meurent victimes de leur dévouement ; la troisième : « Père, je remets mon esprit entre tes mains », à nous-mêmes. Nous inspirer ainsi des dernières paroles de Jésus est certainement le meilleur moyen d'élever et de sanctifier nos pensées, et de demeurer fidèles à notre devoir chrétien dans cette Passion de l'humanité à laquelle nous assistons, et qui offre plus d'un trait commun avec la Passion du Christ.

I

« Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Jamais la terre n'entendit une parole empreinte d'une charité plus divine et plus touchante. Tout en nous efforçant de l'imiter et de nous en inspirer, il faut bien nous rendre compte qu'il y aura toujours une distance infinie entre le

Maître et le disciple, entre le Sauveur et les pécheurs. Si ferme et si bien fondée que soit l'opinion que nous avons de notre bon droit, aucun ne prétendra que tout le bien soit de notre côté, tout le mal du côté de nos adversaires. Jésus, lui, n'a fait que du bien ; il n'a fait que guérir les malades, instruire les ignorants, relever les abatus, montrer aux égarés la voie du royaume de Dieu ; et il est traité comme le plus grand des coupables et des criminels. Il est dur d'être frappé et de succomber sur un champ de bataille ; mais enfin, si nous recevons des coups, nous en donnons aussi ; Jésus, quand on le cloue à la croix, ne fait pas un geste de résistance, ne prononce pas même une parole de protestation. C'est probablement au moment même où il endure cette atroce souffrance physique qu'il adresse à Dieu la demande qui nous occupe. On aurait compris qu'il fit appel à la justice de Dieu contre ses persécuteurs ; en tout cas, il aurait été naturel qu'il répandît sa plainte devant l'Éternel et qu'il réclamât son secours ; ainsi fait le psalmiste dans des prières justement admirées. Jésus ne pense pas à lui-même ; ce qui l'émeut plus profondément que l'odieuse injustice dont il est victime, ce qui perce son cœur plus douloureusement que les clous ne percent ses mains et ses pieds, c'est la misère morale de ses ennemis, c'est le jugement de Dieu qu'ils attirent sur eux. C'est à détourner ce juge-

ment que Jésus emploie toute son énergie, tout le crédit que lui donnent auprès du Père, si j'ose ainsi dire, sa relation filiale avec lui, sa souffrance innocente et son obéissance parfaite : « Père, par donne-leur ! »

A l'appui de cette requête, Jésus fait valoir la seule excuse qu'il fût possible d'alléguer : « Car ils ne savent ce qu'ils font. » On oserait presque dire que cette assertion n'est qu'imparfaitement exacte et que, pour voir les choses sous ce jour, il faut que notre Sauveur ait été bien pénétré de la charité qui croit et espère tout. Sans doute, les exécuteurs immédiats de la sentence, les soldats romains, ne pouvaient pas savoir que Jésus était le Messie, ni ce que signifiait ce terme. Pourtant l'inscription placée sur la croix aurait pu les éclairer ; la douceur, la patience, la majesté aussi de la sainte victime, étaient faites pour toucher les cœurs les plus durs ; mais Jésus ne veut voir que leur ignorance et leur innocence relative : ils ne savent ce qu'ils font. Quant aux Juifs, ils auraient bien dû le savoir. Plusieurs d'entre eux n'avaient-ils pas vu ses miracles ? Peu de jours auparavant, Jésus n'était-il pas entré à Jérusalem aux cris de : « Hosanna au fils de David ! » Mais aujourd'hui le peuple est entraîné, séduit, égaré par ses chefs ; Jésus ne veut voir que cette illusion, que cette folie momentanée : ils ne savent ce qu'ils font. Mais ces chefs eux-mêmes, est-il possible de leur

trouver une excuse ? N'y a-t-il pas chez eux méchanceté pure, haine, envie, complot ourdi de longue main, parti-pris opiniâtre contre la vérité et contre la justice ? Eh bien ! nous pensons que Jésus ne les a pas exclus de son intercession, et saint Pierre pensait de même, quand il disait aux Juifs : « Je sais que vous avez agi par ignorance, aussi bien que nos gouverneurs. » (1) Même chez un Caïphe, à côté de beaucoup de mauvaise foi et d'hypocrisie, il a pu y avoir une part de préjugé et d'erreur ; il n'a pas su tout à fait ce qu'il faisait. Nous n'avons pas le droit d'être plus sévères que le Sauveur lui-même et que ses apôtres.

Imitons donc leur exemple et leur attitude vis-à-vis de nos ennemis. Ils nous font beaucoup de mal ; ils nous ont inopinément assaillis ; la guerre actuelle dépasse tout ce qu'on avait vu dans les précédentes par son injustice à l'égard des petits et des faibles, par la multiplicité et par l'horreur des moyens de destruction qu'elle emploie : tout cela, je l'admets. Mais un grand nombre de ceux qui nous infligent tant de souffrances ne savent pas ce qu'ils font. La plupart des soldats allemands n'ont pas choisi de nous faire la guerre ; ils n'ont fait qu'obéir à la loi militaire, à une discipline inexorable. Ceux qui manifestent de la

(1) Actes III, 17.

colère et de la haine contre nos alliés ou contre nous ont été trompés ; on leur a persuadé que l'Allemagne était menacée dans son indépendance, dans son existence même ; on leur a inculqué, en outre, dans les écoles et dans les universités, ce culte fanatique de l'Etat qui tend à dominer ou à supplanter en Allemagne toute autre religion. Quant à ceux qui colorent d'un vernis chrétien ce paganisme nationaliste, ils méritent un blâme sévère, sans doute, mais sont-ils sans excuse ? N'y a-t-il pas chez eux aussi erreur et aveuglement ? Quand j'entends l'empereur d'Allemagne déclarer solennellement et devant Dieu qu'il n'a pas voulu la guerre actuelle, sans doute je frémis et je m'indigne, mais je veux croire qu'il ne ment pas absolument et qu'il a réussi à se tromper lui-même. S'il y a des gens qui veulent et font le mal en sachant tout-à-fait ce qu'ils font, Dieu seul les connaît, Dieu seul a le droit de les juger ; quant à nous, nous ne pouvons, nous ne devons, nous ne voulons exclure personne, ni de l'intercession du Christ, ni de la nôtre.

Pardonnez donc, mes frères, comme vous y convie avec tant de force l'exemple de votre Sauveur mourant. Pardonnez, non seulement pour la raison que Jésus a dite et que nous venons de développer, mais pour d'autres raisons encore. Pardonnez, parce que vous avez vous-mêmes besoin d'être pardonnés — plus ou moins que d'autres,

Dieu seul le sait — et parce que le Seigneur Jésus-Christ a déclaré expressément et solennellement que ceux-là seuls obtiendraient le pardon de Dieu qui auraient de tout leur cœur pardonné à leurs frères. Pardonnez, parce qu'ainsi seulement vous aurez communion avec Jésus-Christ et vous conserverez le droit de vous appeler ses disciples ; quelle sympathie, quelle communauté d'esprit peut-il y avoir entre un cœur dominé par la haine et par la soif de vengeance et Celui qui a prié pour ses bourreaux ? Pardonnez, parce que nos chers soldats eux-mêmes vous en donnent l'exemple. J'ai récemment lu une lettre où un filleul de guerre reprochait sérieusement, sévèrement même, à sa marraine les sentiments amers que celle-ci avait exprimés à l'égard de nos ennemis. « Vous éprouveriez, lui dit-il, de la satisfaction à voir leurs cadavres amoncelés ; pour moi, un tel spectacle ne m'a jamais inspiré que de la pitié et de l'horreur. Ces pauvres gens ont comme nous des affections de famille, un cœur, une conscience à laquelle ils essaient d'obéir ; comme nous ce sont des hommes. » D'autre part, un soldat chrétien que j'ai bien connu, et qui a tout récemment succombé, racontait qu'un jour, étant à proximité immédiate de nos ennemis, il éprouva le besoin de prier pour eux et comment, aussitôt qu'il eut obéi à cette suggestion de l'Esprit de Dieu, la paix et la joie avaient rempli son âme. Si vous voulez goûter

la même paix, la même joie, mes chers frères, bannissez toute haine de vos cœurs ; repoussez énergiquement ces sophismes par lesquels on voudrait nous persuader, contrairement aux préceptes et à l'exemple du Christ, qu'en temps de guerre il est permis de haïr ou de ne plus aimer, ou de mettre des bornes à notre amour et à notre prière.

II

« Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » Merveilleuse parole de grâce ! Elle prend sur ses ailes un malheureux qui touchait aux portes de l'enfer et le transporte d'un vol et d'un élan jusqu'aux portes du paradis. Pendant quelques moments encore, il dut endurer les tortures de la croix, mais je ne sais s'il les sentit, tant son âme était remplie d'espérance, de joie, de reconnaissance et d'amour.

Comme je l'ai dit, je me propose d'appliquer cette parole à nos chers soldats qui meurent à la guerre, sans être en mesure d'affirmer qu'elle s'adresse sans réserve à chacun d'eux, puisqu'elle suppose la prière et la foi ; toutefois elle m'inspire pour eux tous de la confiance et de l'espérance.

Peut-être tel d'entre vous pense-t-il que je ne fais guère honneur à nos héros qui meurent pour la patrie, en les assimilant à un criminel qui, d'après son propre aveu, subit la peine qu'il a méritée. Ce contraste est réel. J'en tire un raisonnement *a fortiori* bien propre à nous encourager. Puisque Jésus s'est montré si bon envers un si grand coupable, quelle ne doit pas être sa sympathie à l'égard de jeunes hommes qui souffrent et meurent pour accomplir un devoir ! Comment douter qu'il n'ait compassion d'eux et que lorsqu'ils l'invoquent, il ne s'empresse de leur venir en aide ?

Toutefois je ne puis trouver dans le rapprochement qui vous choque rien d'outrageant ni de désobligeant pour nos soldats. Le *bon brigand* a dans l'Eglise chrétienne ce qu'on appelle une bonne presse, et c'est justice. Son front nous apparaît comme ceint d'une auréole. La gloire de sa mort efface les hontes de sa vie. L'épisode qui le concerne est comme un coin de ciel bleu qui rayonne à travers les ténèbres de la Passion. A ce moment de crise suprême, ce criminel, ce mourant, personnifie seul toute l'Eglise fidèle. Seul il confesse le Sauveur, quand le monde le raille et le maudit et quand ses disciples se taisent. Il croit en Jésus-Christ, quand les apôtres eux-mêmes ne savent plus que penser de leur foi ; dans ce condamné il voit un saint, dans ce crucifié, un roi. Je comprends que le grand astronome Copernic

ait dit : « Seigneur, je ne réclame pas la grâce qu'ont obtenue un Pierre et un Paul ; mais celle que, sur le bois de la croix, tu accordas au brigand, je l'implore instamment. »

Oui, j'implore cette grâce pour vous, pour moi-même, pour nos chers soldats mourants. A cet effet, je leur souhaite de rassembler au brigand repentant. Il confesse ses péchés, il courbe la tête sous le juste châtiment qui le frappe. — Nos soldats aussi sont humbles ; en général, ils ne font pas étalage de leur courage et de leur patriotisme ; s'ils sont l'objet de quelque distinction, ils disent : « Je n'ai pas fait mieux que les autres. » Je leur souhaite de faire un pas de plus dans cette voie de l'humilité et de confesser, eux aussi, le péché qu'ils ont commis, au temps où ils étaient tranquilles et heureux, en ne faisant pas à Dieu la place qui lui appartenait dans leur vie et dans leur cœur.

Le brigand reprend son compagnon de supplice, celui qui outrageait le Sauveur ; il s'efforce de l'amener à de meilleurs sentiments, de l'arracher à son impénitence, à son exaspération, à son désespoir. — Nos soldats aussi sont généreux et secourables envers leurs compagnons d'épreuve ; puissent-ils apprendre, non seulement à leur procurer quelque soulagement matériel, mais à leur adresser à l'occasion une parole de répréhension ou d'exhortation fraternelle !

Le brigand croit en Jésus-Christ : j'ai déjà remarqué tout ce qu'à ce moment sa foi a d'exceptionnel, d'extraordinaire, d'admirable. Il croit en lui comme au Saint (« Il n'a rien fait qui ne se dût faire ») ; comme au Roi (« Tu viendras en ton règne ») ; comme au Sauveur (« Souviens-toi de moi »). Une parole de ce mourant lui suffit pour mourir consolé et plein d'espérance. — Beaucoup de nos soldats aussi, même parmi ceux qui jusque-là n'avaient pas cru, croient, ou du moins éprouvent le besoin de la foi, qui en est déjà un premier degré. Comme celle du brigand, leur foi s'exprime par la prière ; un cri monte de leur cœur vers Dieu, soit quand ils marchent au combat, soit quand ils sont atteints par un coup peut-être mortel. Oh ! que l'Esprit de Dieu forme en chacun d'eux cette prière ! N'omettons pas de seconder par notre intercession cette action et ce soupir du Saint-Esprit.

Quand on l'insultait, Jésus-Christ gardait le silence ; mais à celui qui l'invoque, il se hâte de répondre. Il ne lui dit pas : il est trop tard ; il ne le dira pas non plus à nos chers mourants ; à quelque moment que ce soit, la prière de l'homme, quand elle vient du cœur, trouvera un écho dans le cœur de Dieu. Il ne lui fait pas de reproches ; il ne lui rappelle pas ses fautes, ses crimes même ; mais plutôt il les ignore volontairement, il les efface d'un trait, il les pardonne. Il ne sera pas moins

miséricordieux envers nos chers mourants; son pardon est immédiat, complet, sans réserve. Enfin Jésus-Christ dépasse beaucoup tout ce que son compagnon de supplice osait implorer et attendre de lui. Le brigand disait : « Souviens-toi de moi » ; Jésus répond : « Tu seras avec moi » ; tu seras associé à ma vie et à ma félicité. Le brigand disait : « Quand tu viendras en ton règne » ; Jésus répond : « Aujourd'hui » ; et Bossuet a pu faire, de la parole du Sauveur, cet admirable commentaire en trois mots : « Aujourd'hui : quelle promptitude ! — avec moi : quelle compagnie ! — dans le paradis : quel repos ! » Oui, quel repos et quel changement ! Au lieu de la croix, le paradis ; au lieu des railleries et des imprécations de la foule, les cantiques des anges ; au lieu de la perspective d'une atroce souffrance aboutissant à une mort désespérée, celle d'une éternité de bonheur ! Soyons assurés que tous ceux de nos soldats mourants qui, comme le brigand, ont recommandé leur âme au Sauveur, ont fait une expérience semblable et sont désormais à l'abri de tout mal, avec lui pour toujours. Ils n'ont rien à regretter ici-bas, car ils ont quitté le champ de bataille et ses horreurs pour le paradis.

III

En vue de la réalisation de cette magnifique espérance, c'est beaucoup sans doute de prier pour nos soldats, mais il n'est pas moins nécessaire de leur donner l'exemple. Aussi est-ce à vous-même que je me suis proposé d'appliquer la dernière parole de Jésus que saint Luc nous ait conservée, la dernière sans doute qu'il ait prononcée avant sa mort, presque à l'instant de sa mort : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. » La première des trois : « Père, pardonneleur », était une parole de charité ; la seconde : « Aujourd'hui, tu seras avec moi », une parole de grâce ; la troisième : « Je remets mon esprit entre tes mains », une parole de foi. Ne vous étonnez pas que j'attribue à notre Seigneur et Sauveur cette qualité si humaine de la foi. Il était vraiment homme ; s'il n'avait pas, en un sens, marché par la foi, il ne pourrait pas nous servir de modèle. Il est appelé par un apôtre « le chef et le consommateur de la foi », ce qui signifie qu'il a donné l'exemple de la foi et qu'il l'a menée à la perfection. Sa foi a dû être éprouvée comme la nôtre ; l'épreuve décisive et terrible a été celle de

la Passion. Alors, Jésus s'est vu rejeté par son peuple; il a souffert de la part des méchants tout ce qu'il est possible de souffrir; il a été délaissé par ses disciples. Surtout il a perdu un moment le sentiment de la présence et de l'amour de son Père céleste, tandis qu'il portait nos péchés, c'est-à-dire le jugement de Dieu contre nos péchés. C'est alors qu'il n'a plus pu donner à Dieu le nom de Père et qu'il s'est écrié, comme du fond de l'abîme : « Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné? » La détresse de cette heure a quelque chose d'infini et nous ne pourrions jamais la sonder.

Heureusement, les ténèbres spirituelles qui envahirent l'âme du Sauveur furent passagères, comme les ténèbres matérielles qui régnèrent pendant trois heures sur Golgotha. La lumière revint; la face radieuse du Père se découvrit de nouveau au Fils; témoin ce cri de triomphe au sujet du passé : « Tout est accompli! » témoin aussi cette parole de confiance et de paix au sujet de l'éternel avenir : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. » Il n'est plus question d'abandon, ou plutôt, ce n'est plus le Père qui abandonne ou paraît abandonner le Fils, comme s'il voulait se séparer de lui : c'est le Fils qui s'abandonne au Père afin de s'unir à lui pour l'éternité. Non seulement le Père recueille l'esprit du Fils, mais le troisième jour il le ressuscite des morts, il l'élève à sa droite, il lui donne

un nom plus grand et plus glorieux que tout autre nom ; il l'établit chef de l'Eglise et Sauveur du monde ; il est en train de mettre toutes choses sous ses pieds.

Notre foi aussi a ses épreuves, et probablement aucun de nous n'en a connu de plus redoutable que celle qui résulte de la guerre actuelle. Par les horreurs, les souffrances et les crimes qui l'accompagnent, on peut dire que la face du Père nous est momentanément voilée, comme elle le fut à Golgotha. Nous sommes tentés de dire, nous aussi : « O Dieu, as-tu donc abandonné les nations appelées chrétiennes, pour qu'elles s'entre-détruisent avec tant d'aveuglement et de fureur ? Abandonné notre France, en particulier, pour qu'elle soit livrée, depuis bientôt deux ans, à une si cruelle et si injuste invasion ? Abandonné ton Eglise, pour qu'elle se rende complice de l'iniquité et compromette ton nom, au lieu de le sanctifier et de le glorifier ? Abandonné nos familles, pour qu'elles soient en proie à tant de maux et plongées dans une telle détresse ? Pourquoi as-tu ordonné ou permis tout cela ? Quelle peut être la raison, quel peut être le but de cette dispensation imprévue et inouïe de ta Providence ? Est-ce ainsi que ton règne vient, est-ce ainsi que s'accomplit l'œuvre rédemptrice du Christ ? » Je ne suis pas en mesure de répondre d'une manière satisfaisante à toutes ces questions, comme je ne

sais pas au juste quelle réponse Dieu fit à l'émouvant et tragique « pourquoi » que Jésus lui adressait sur la croix. Si vous êtes dans l'angoisse, je vous exhorte à dire, librement et directement, vos « pourquoi » à Dieu, comme le fit Jésus à Golgotha ; à le prier plus instamment, comme il le fit à Gethsémané ; à tenir ferme, vous aussi, cette assurance, que Dieu est votre Dieu et le Dieu de l'univers. Si vous le faites, je ne doute pas que bientôt Dieu ne se manifeste à vos âmes et ne vous rende la liberté de l'appeler votre Père. Oui, Dieu caché et pourtant tout proche de nous, quoi qu'il en soit, tu es notre Père ! Il est impossible que Jésus se soit trompé en te donnant et en nous apprenant à te donner nous-mêmes ce nom doux et sacré, le plus beau que l'homme ait jamais donné à la Divinité. Tu es le Père qui nous as faits à ton image, qui nous as aimés le premier et donné un cœur pour t'aimer, qui nous as réconciliés avec toi par Jésus-Christ, qui as consenti à paraître abandonner ton Fils unique, plutôt que de nous abandonner nous-mêmes à notre misère et à notre perdition. Tu as fait l'homme libre, et tu permets que sa liberté égarée et déchainée porte les fruits les plus amers, produise les conséquences les plus terribles ; mais tu ne révoqueras jamais le dessein de miséricorde et de salut que tu as formé en faveur de l'humanité, tu feras concourir toutes choses au bien de ceux qui te cherchent et qui t'aiment.

Pleins de cette confiance filiale, décidés à ne jamais cesser de regarder Dieu comme notre Père et à compter sur son amour et sur ses promesses quoi qu'il arrive, remettez dès aujourd'hui, mes bien-aimés frères, toutes choses entre ses mains. Remettez-lui votre avenir personnel, celui de notre patrie, celui de nos Eglises, celui de l'humanité, celui de ces chers absents au sujet desquels vous éprouvez une anxiété si poignante. Remettez-lui vos âmes, pour que jusqu'au bout de la crise il vous rende fidèles, il vous garde du mal, il vous maintienne dans la foi, dans l'obéissance et dans l'amour. Ainsi, quand viendra l'épreuve suprême, il vous sera donné, comme à votre Sauveur, de remettre avec confiance votre esprit entre les mains du Père. Comme saint Paul, à la veille de sa mort, l'attendait de la fidélité divine, Dieu vous délivrera de toute œuvre mauvaise et vous sauvera dans son royaume céleste ; là-haut, si ce n'est pas ici-bas, vous verrez comment les événements mêmes qui nous avaient paru les plus incompréhensibles et les plus déconcertants auront servi à la gloire de Dieu et à l'établissement de son règne.

*
Amen.

Grand-Temple, 20 avril 1916 (Jeudi-Saint).